

Maurice Fourré

Le

Génie

des **Lieux**

S O M M A I R E

N°16

DEUXIÈME SEMESTRE 2006

• Le mot du Président

• Maurice Fourré, le génie des lieux

- Allez ... on part ! (B. Duval)
- Promenade à la rencontre du soleil (M. Fourré)
- Retour aux origines : Fourré et Niort

• Échos et nouvelles

- Fourré au salon
- Fourré aux Blancs-Manteaux (J.P. Guillon)
- Lettre à Maurice Fourré (P.A. Gette)
- Tous à vos postes !

... du Président

Le traditionnel "mot du Président" ne sera pas aujourd'hui de sa plume : en effet, notre Président sortant (et non remplant), Alain Tallez, empêché, l'a confiée à la Secrétaire.

Donc, pas de dernier mot du Président, mais que l'on se rassure : Alain Tallez, le fourréen de toujours, le membre actif et enthousiaste de l'AAMF, reste présent au sein de l'Association, et les lecteurs de *Fleur de Lune* le retrouveront dès le prochain numéro pour un article où il sera question, notamment, de la féroce de Fourré et de quelques autres. Nous l'attendons au tournant avec impatience et curiosité.

Quant à la Secrétaire, terre-à-terre, elle vous parlera ici de l'avenir. Celui de notre Association, bien entendu, qui va avoir dix ans, et qui aborde donc une nouvelle étape de son existence (l'âge ingrat ?). Il conviendrait à cette occasion de rappeler les objectifs pour lesquels elle a été fondée, et de re-préciser les stratégies qui doivent permettre d'y parvenir. Il en aura été abondamment question à l'Assemblée générale du 4 décembre prochain, lorsque vous lirez ces lignes, et pour tous ceux qui n'auront pu se rendre, ce premier lundi de décembre, au Café Le Rouquet, ils sauront tout, en lisant (attentivement !) le compte-rendu que le secrétariat ne manquera pas d'expédier dans les meilleurs délais - ou même de joindre à l'envoi du présent numéro.

Mais que ces considérations austères et administratives ne vous empêchent pas de savourer tout à loisir le contenu de ce seizième *Fleur de Lune*, sous la belle couverture offerte par P.A. Gette. De partir avec Fourré, bras-dessus, bras-dessous à la (re-)découverte de la Devinière, de Richelieu et autres lieux, grâce à son éblouissante chronique, parue en son temps dans *Le Courrier de l'Ouest*, et dont nous devons le texte, comme souvent, aux bons soins de notre archiviste-paléographe Jean-Pierre ; d'explorer avec B. Duval la notion de *génie du lieu* et de sens des origines ; de revivre, grâce aux envoyés spéciaux de l'AAMF, le Salon de la Revue, et les aventures et les aléas qu'il valut indirectement à J.P. Guillon, naufragé solitaire du TGV Paris-Rennes.

Et à bientôt donc, pour le numéro 17.

ALLEZ ... ON PART

Qu'en est-il de ce fameux "génie du lieu", qui échappe aux touristes en groupe autant qu'il se laisse volontiers capturer par le promeneur solitaire mettant ses pas dans ceux de Jean-Jacques, de Gérard ou de tel ou tel adepte plus ou moins avancé, plus ou moins attardé, du romantisme, du surréalisme, voire du situationnisme (si l'avance ou le retard font partie du contrat, l'isthme n'est pas indispensable à son exécution).

Émule monté en graine de Fourré, un certain Michel Butor a rassemblé sous ce titre — *Le Génie du lieu* — ses récits de voyage au long cours, mais n'était-ce pas, dans le sillage formellement renouvelé d'un Larbaud, d'un Morand, d'un Cendrars, pour mieux ignorer les ruisseaux qui coulent encore, à Lucinges, *À l'écart*? Est-ce, à l'autre bout du monde, le lieu ou l'auteur qui a "du génie"? Au lecteur d'en décider, que ce soit, littérairement parlant, à l'avancement ou... à retardement. Au passage, *Fleur-de-Lune* salue bien bas l'ancien *alter ego* de Michel Carrouges, qui, pour les besoins d'un film (toujours inédit) sur Fourré, a spontanément décrit le Richelieu de la *Marraine du sel* comme le plus riche des lieux : une véritable "Machine célibataire", à l'instar de la tour de Cornillé, devenue "Colonne Saint Cornille" dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, de la chambre des supplices de *Tête-de-Nègre* ou de la gare de Tours dans le *Caméléon mystique*.

Nous voilà déjà partis, *à notre tour*, "... en promenade .à la rencontre du soleil".

Larbaud aidant, faisons d'abord, en bonne compagnie, un détour par le pays d'*Allen* (son Bourbonnais natal), à l'époque où n'importe quelle balade en bagnole était encore entourée d'une aura de luxe, calme et nouveauté. Un quart de siècle plus tard, Fourré, déjà cinquantenaire dans les années vingt, préserve intact l'enthousiasme de l'abolition des distances par la grâce de l'automobile. Rendez-vous pris par téléphone, un pilote ami et sa femme viennent le prendre, chez lui à Angers, pour le conduire de Chinon à Richelieu, et de Rabelais au Cardinal, lui faisant ainsi traverser, en deux tours de roue, plusieurs siècles d'histoire. Machine à rétrécir l'espace, la bagnole serait-elle aussi une machine à remonter le temps ? Comme par un fait exprès, le périple aboutit en forêt, sur le terrain d'élection d'un ami des bêtes qui, toute sa vie durant, fut aussi celui de l'auteur, assis à l'arrière, aux côtés d'un chien. *Le Courrier de l'Ouest*, n'est-ce pas aussi un titre de western ?

Nous étions partis dans l'insouciance, prêts à savourer en connaisseur toutes les illustrations du souvenir historique, et voilà que le souvenir d'un être cher nous confronte à l'imminence de notre propre mort considérée comme fin du voyage.

À l'instar des chroniques de Vialatte, qui, pour connaître enfin le succès littéraire, ont dû d'abord être extraits de leur gangue journalistique, ou de celles du regretté Bernard Frank, qui n'a jamais lu une ligne de Fourré — il a eu tort —, les chroniques de Fourré tendent à l'anachronique. Il en allait ainsi de son reportage sur la Journée des écrivains de Bretagne, publié dans un numéro déjà ancien de *Fleur-de-Lune*. Il appartient à Fourré de transfigurer, par ses interventions à la première personne, les exercices journalistiques les plus convenus.

Même quand, pour les besoins du *Courrier de l'Ouest*, Fourré joue les rapporteurs de nouvelles, et surtout d'antennes, il demeure avant tout, nouvelliste improvisé, un conteur de sa propre histoire. Aux trois nouvelles "de vieillesse" déjà recensées ici ou ailleurs (*Tryptique des souvenirs enfantins*, *Le Papillon de neige*, *La Cravate écossaise*), *À la rencontre du soleil...* ajoute un quatrième volet, contemporain de la réalité actuelle de son auteur. Encore inédits (ailleurs que dans les pages jaunies du grand quotidien régional), sa visite aux vitraux modernes de Notre-Dame de la Charité, voire son interview du navigateur solitaire Jean-Yves Le Toumelin — tiens, tiens! — participent de cette seconde veine d'inspiration, non moins circonstancielle qu'"inactuelle", au sens nietzschéen du terme.

Davantage que dans ses *memorabilia*, Fourré entraîne ici son lecteur dans le mouvement même d'une action en train de se dérouler sous ses yeux comme à ses oreilles.

ALLEZ...ON PART ! On oublie tout, on décolle du quotidien, on devient un autre soi-même (le vrai?).

La décision prise, les notations les plus adventices en apparence concourent, par l'art souverain du trait, à la validité d'un récit en images.

Bien sûr, nous n'avons sous les yeux qu'un seul des instantanés photographiques que le chauffeur — serait-ce le neveu Petiteau, accompagné de son épouse Geneviève ? — a récolté sur sa route : et encore, est-on sûr que ce fut à cette occasion ? Mais nous nous en passerons - au diable, la "soirée diapos" !

Et puisqu'ils appartiennent eux-mêmes à la *Civilisation de l'image*, les lecteurs de la *Marraine du sel* pourraient considérer, en termes cinématographiques, le parcours initiatique ainsi effectué, au cours de l'été 1955, comme un travail de repérage sur les lieux mêmes de la fiction, elle-même conçue par son auteur comme un délassement récréatif entre deux versions de *Tête-de-Nègre*.

Rabelais et Richelieu, tous deux participant, au même titre qu'Urbain Grandier, le "diabol de Loudun", et Marie Besnard, l'empoisonneuse de la même ville, de l'imaginaire historique d'un récit qui allie les débordements de la chair à l'emprise du

crime et de la sorcellerie, avec châtiment cardinal en perspective.

Quant à l'ami animalier si funestement disparu, n'a-t-il pas servi de modèle à Philibert Orgilex, amoureux déçu devenu ermite forestier voué au culte de Sainte-Christine-la-Forêt ?

Bruno Duval

PS À noter une curieuse coïncidence : l'architecte de la ville de Richelieu s'appelait Lemercier. Le constructeur de la tour de Cornillé (colonne Saint Cornille dans le roman) aussi : Florent Lemercier (-Lepré). Les lieux fourréens n'ont rien d'anodin.

PROMENADE À LA RENCONTRE DU SOLEIL

pour saluer Rabelais et Richelieu

par Maurice Fourré

La température est devenue très supportable. On n'a plus le droit de se plaindre maintenant de la canicule qu'un orage mêlé de grêle a dissipée en quelques minutes bienfaisantes...

— Évidemment!

La voix masculine insiste au téléphone très amicalement

— Un paresseux, fondu de sueurs devant sa collection de cartes postales, n'a plus le droit de se refuser encore à l'géographique, qui est offert gentiment à sa personne hésitant entre le rêve et la réalité.

Un rire féminin se mêle à la voix masculine, dans l'appareil téléphonique:

— Vous entendez ma femme qui se moque de vous?

— Elle a cent fois raison.

Le lendemain matin, à neuf heures, l'automobile était devant la porte, conduite par un charmant ménage ami.

Nous partons vers l'Est.

Le rire cristallin, entendu la veille, éclate à nouveau:

— Vous allez aujourd'hui partir avec nous à la rencontre du soleil.

— L'Anjou, madame, se retrouve chez soi à tous les points cardinaux.

— Nous n'irons pas jusqu'en Provence ou en Sicile, ni en Lorraine, ce jour, cher ami...

Déjà, La Pyramide est dépassée, dans une course légère.

Bientôt, la Daguenière, avec ses sages demeures hautement alignées, et la Bohalle nous présenteront le beau fleuve, dont les eaux estivales découvrent les sables charriés

depuis le Plateau Central.

Le défilé commence des nobles pierres, dressées dans la magie historique des souvenirs, au déclin des coteaux boisés de rive gauche...Saint-Maur, Cunault, Trèves ont surgi, puis se sont évanouis, comme des fantômes solaires, penchés sur les miroirs limpides où tremblent les coquillages aquatiques noyés dans les mirages.

Saumur, en son écrin perlier, a été dépassé par la voiture où naissent les propos amicaux et les rires légers comme des bulles dans un verre angevin.

— Allons-nous jusqu'à Chinon?

— Nous verrons! Il convient d'abord aujourd'hui de saluer, avec une joyeuse reconnaissance, la mémoire monumentale de Rabelais dans sa maison natale. Nous partons vers la Devinière au Sud-Est de Chinon.

Notre roue a tourné...

— Salut, Rabelais!

Descendant de voiture, nous sommes devenus silencieux devant le manoir si vivant encore en sa belle pierre blondie par les changements solaires, qui offrit son abri ardoisier au rire naissant de l'immense écrivain de la Renaissance Française.

— Comme le docteur ès Rires et Gravité semble proche de nous!

— Mettez-vous là, dit mon ami. Comme souvenir du moment je vais vous prendre en instantané.

— Vous vous moquez gaîment de ma modestie et de mon demi-sourire.

— Enlevez rapidement votre chapeau rond !

La photo a été prise. Et le photographe était tout déconfit d'humilités, aux pieds de la statue invisible du gigantesque moqueur, surgie parmi l'écho lointain du tonnerre de ses rires.

— Maintenant, dit le conducteur de la voiture aux souvenirs, nous allons couvrir vingt kilomètres plus à l'Est pour saluer le Cardinal Armand du Plessis de Richelieu. Et nous déjeunerons.

— Parfaitement.

*

Richelieu est une ville extraordinaire, qui dépendait d'Angers sous l'Ancien Régime, pour la justice, dit-on, et la fiscalité. Elle relevait de Poitiers pour la mitre et la crosse. Après la Révolution, la gentille cité ducale fut incorporée au beau département d'Indre-et-Loire.

— Comme vous êtes savant en histoire ! dit la souriante voyageuse, qui était descendue de voiture, pour dégourdir les pattes d'un immense chien, sous les arbres majestueux qui ombragent la statue de l'inoubliable cardinal.

— Vous vous moquez de moi, chère Madame. J'ai tout simplement acheté l'excellente monographie de M. Henry Moreux, qui se vend chez le Libraire de la Grande-Rue. Et je l'ai lue attentivement.

— Moi aussi, et plus vite que vous.

Nous avons passé à pied sous la Porte du Sud, qui perce sur une face le quadrilatère de remparts figuratifs. Devant nous se déployait la sévère majesté rectiligne de la Grande-Rue, bordée de beaux hôtels Louis XIII, d'une saisissante uniformité. On apercevait au loin la Porte du Nord, derrière les espaces largement aérés de la place des Religieuses. Sous le soleil estival, une délicate animation fleurissait de sa vie familiale l'agréable cité.

— Entrons au Grand Café Richelieu.

Une noce tout entière y prenait l'apéritif. Sa joie était charmante et sage en son sourire multiple.

Alors nous sommes partis à l'aimable Hôtel du Puits-Doré, qui offre son souriant accueil et ses fleurs, avec ses puits miniatures, à l'angle de la grande place. Et nous avons déjeuné en commentant les fastes du somptueux et puissant ministre de Louis XIII, qui sut faire édifier sur les territoires d'un faible patrimoine, de si nobles demeures casernières pour les hauts domestiques de sa nouvelle Maison.

— Le Chinon est excellent.

— Nous en boirons lors d'un prochain voyage sous les ombrages qui entourent la statue du célèbre Cardinal.

Au moment d'y reprendre place, mon ami me dit :

— Maintenant ne bougez plus !

Je désire vous photographier devant le socle solennel. Veuillez ne pas retirer votre chapeau, pour que ne se dessine pas sur votre visage l'ombre d'un feuillage.

— Jamais, mon cher ami ! Si le Cardinal me voit, et qu'il me juge la tête trop haute, il va me faire couper le cou.

La gracieuse jeune femme intervient :

— Ce serait dommage aujourd'hui.

Alors nous avons ri tous les trois.

*

— Remarquez bien, dit mon ami, que nous allons revenir à Angers en nous détournant par Thouars. Nous aurons ainsi, dans notre journée d'exploration estivale, bouclé d'un fil routier trois belles provinces à leur curieux point d'intersection : l'Anjou, la Touraine et le Poitou.

— Soyez remercié, mon cher ami, pour cette promenade qui touche, délicatement esquissée en des traits à peine signifiés, un fervent enseignement touchant l'histoire, la géographie, l'administration et la géologie. Nous avons découvert ensemble de belles images. Et le sourire de nos terres ancestrales, marquées des peines, du labeur et des joies du passé, a su nous accompagner, comme un reflet de bonne humeur, de bienveillance et de courage ...

Avec ses rues tortueuses centrées vers un carrefour difficilement visible, Loudun, sous les énigmatiques majestés de son donjon, a disparu rapidement. De grosses plaines onduleuses parsemées de noyers nous amènent à Thouars, cité charmante étagéant la splendeur de ses monuments et de ses demeures antiques sur les coteaux capricieux qui l'offrent au soleil.

— Allons manger des glaces près de l'église Saint-Médard, ce joyau roman !

— Nous n'avons plus le temps, hélas, de nous attarder en cherchant la rue où passa le Prince-Noir, ni de nous émouvoir aux souvenirs de la Guerre de Vendée, quand fut prise d'assaut la ville meurtrie.

— Et puis ne faut-il pas que notre retour dérive par Argenton-Château, dans l'adorable bocage poitevin ! ...Sous l'antique castel de Philippe de Commines, nous pencherons nos regards sur les eaux de la rivière sinuuse et profonde, étouffée entre les feuillages qui la resserrent languissamment...

L'auto a fait sa route.

Sur les hauteurs boisées de Bellevue, j'ai retrouvé, avec une mélancolie cendreuse, le souvenir impérissable d'un extraordinaire ami de toute une vie.

Depuis son enfance, songeuse et tendre, la plus longue et la plus chère partie de ses jours s'écoula dans les bois. Son existence tout entière de savant et d'artiste solitaire était consacrée à la connaissance des animaux. Son excentricité apparente cachait une science profonde, avec le sérieux de l'esprit et son originalité, les délicatesses et les générosités du cœur... Georges Jouffraut, d'Argenton-Château n'est plus ! Je n'oublierai jamais son accueil presque muet de gravité affectueuse et méditative, son sourire silencieux, ses timidités et nos promenades en commun sur la pente du coteau, dans la vaste clôture où l'on découvrait presque en liberté de curieux troupeaux de daims et d'antilopes, qui s'éparpillaient, comme des feuilles en une course légère d'automne.

Georges Jouffraut n'est plus...

.....
.....
— Il va falloir partir vite, dit celui qui nous avait conduit tout le jour à travers tant de routes. La clarté du ciel diminue déjà. Les ombres s'allongent. C'est la clôture de notre journée. Le soir vient...

Le cœur las ou trop vivement touché par la cruelle nostalgie d'un souvenir, je me sentais mal dispos soudain pour une course vertigineuse sur les routes désertes à la fin du jour.

Appuyant la main sur la tête du chien amical, qui se dressait près de moi pour étudier l'haleine des bois giboyeux, je me suis entendu murmurer à moi-même:

— Ne courrons pas trop vite ! Le chien est nerveux, ce soir.

Le bon conducteur a répondu:

— Vous avez raison. Nous roulerons lentement pour lui faire admirer le clair de lune.

FOURRÉ DE VIVE VOIX

**Le Courier de l'Ouest
1955**

Le lecteur attentif n'aura pas manqué de remarquer que Maurice Fourré s'est fait photographier (très probablement au cours de la promenade narrée ci-dessus) négligemment appuyé contre la margelle de cette fontaine (cf ci-dessus)

C'est à la curiosité, à la patience et au flair de Jacques Simonelli, chercheur d'or niçois qui a fourni la teneur alchimique du dernier numéro de *Fleur de lune*, que l'on doit l'exhumation de deux interviews de Maurice Fourré parus, dans la presse du Maine-et-Loire, du vivant de son auteur de prédilection. Le premier, issu de l'édition niortaise de la *Nouvelle République du Centre-Ouest*, dont Fourré (prête-nom de son patron, député en campagne électorale) fut lui-même le premier directeur en titre (cf. *FdL* n°15), est, en 1950, immédiatement consécutive à la parution, chez Gallimard, de la *Nuit du Rose-Hôtel*. Pour rencontrer l'auteur, le rapporteur anonyme a eu l'insigne honneur de pénétrer dans la tanière, "digne d'un Ambassadeur", du quai Gambetta, où il ne manque pas de relever la compagnie permanente d'un caïman empaillé. Au lieu de rapporter fidèlement les propos que lui a tenus son hôte, il se plaît à en pasticher, avec plus ou moins de bonheur, le style pseudo-télégraphique. De toute évidence, le courant est passé. Alors, même si les informations transmises sont éventées, depuis belle lurette, leur communication directe, de vive voix, par le débutant tardif dans la carrière des lettres demeure encore aujourd'hui émouvante, faute d'avoir eu encore accès aux archives radiophoniques permettant d'entendre le son de sa voix.

Après avoir absorbé la totalité de la page, le président sortant Alain Tallez a fait observer la teneur para-fourréenne de certaines informations locales, comme celle-ci :

THORIGNÉ — Épaves. — Un stylo a été trouvé aux environs de la route nationale. Le réclamer à Madier, Eugène, à Escoulois; M. Alfred Martin a trouvé sur la route au lieudit "La Croussaille" un tube en fer. Le lui réclamer.

Paru en 1956 dans l'édition niortaise du *Courrier de l'Ouest*, le second interview est consécutif à la publication de la *Marraine du sel*. Ce n'est pas, pourtant, du roman ainsi intitulé qu'il est question, et de sa localisation géographique à Richelieu, mais de l'ascendance paternelle niortaise de son auteur. Sitôt après avoir rappelé la "révélation" de Fourré par André Breton, L. Lelong, signataire de l'article, précise en intertitre que M.F. fut "baptisé à Saint-André en 1876". Hasard objectif, ou signe de la Providence ?

"Vous me demandez à quelle date je suis venu à Niort pour la première fois ? Voyons, si mes souvenirs sont bons, ça devait être en 1876. Mais vous savez que ma mémoire n'est pas tellement fidèle ..."

Quatre-vingts ans plus tard, une telle réponse est empreinte de l'esprit pince-sansrire que l'on connaît à Maurice Fourré.

Précisons au passage que, dans la recherche de sa première nouvelle parue en revue, Jacques Simonelli ne s'avoue pas battu. Breton et Queneau ayant tous deux commis l'imprudence de mentionner à ce propos la *Revue des deux mondes*, un regard à son sommaire de 1903 s'impose. La quête sera-t-elle fructueuse ? Rien n'est moins sûr. Mais qu'importe ! En matière de surréalisme, le rêve est toujours préférable à la réalité.

B.D.

Aventure peu banale. Un livre, un seul. Six ans de travail. Chance de haut vol. Haut vol vers le Panthéon surréaliste. La Nuit du Rose-hôtel. Synthèse du sourire de Saumur, dit le poète. Amour de la Loire. Passion des pays d'Ouest. Niort, Le Puy-Notre-Dame, Les Rosiers, Nantes.

Rapport de police : soixante-dix ans qui ne sonneront jamais. Aimant la vie, la jeunesse. Élégant, désinvolte, humoriste. Les étudiants lui donnent du Cher Maître. N'y croit pas. Quand il parle en public, le public s'enfieuvre. Il en rit. Rit de tout, même de sa chance !

Que notre cher Maître me pardonne ! Deux heures en sa chatoyante société ont de ces influences !

Écrire un livre en six ans. "Au gré des immobilités de l'Occupation" (c'est lui qui parle). Le faire connaître en six semaines. Toucher au faîte de la gloire littéraire par André Breton (le pape) et Jean Paulhan, Maurice (*sic*) Carrouges et Julien Gracq. Être préfacé par le susdit André Breton. Se voir ouvrir toutes grandes les pages des Cahiers de la Pléiade. Ouvrir le feu de la collection *Révélation* chez Gallimard. Tel est l'aventure "surréaliste" qui échoit au plus doux des amants de la Loire : M. Maurice Fourré.

C'est, face à la Maine, dans un chaud et douillet appartement d'Ambassadeur, au troisième, près du ciel, que nous avons connu la sympathie du poète angevin.

Car, malgré le caïman léger qui court au plafond, et les sonnailles qui alertent l'esprit des livres qui tapissent la demeure, il n'y a rien de surréaliste dans la maison. Deux châles soyeux rouge et jaune, peut-être ? Non. L'habitant de ces lieux est un fantaisiste à qui la vie n'a laissé, malgré ses soucis, que jeunesse et enthousiasme, charité et humanité.

Né à Angers en ... (qu'il importe après tout puisqu'il est jeune !), fils d'un Niortais de Celles-sur-Belle et d'une Saumuroise du Puy-Notre-Dame, M. Maurice Fourré fut attiré accidentellement vers les lettres dans son jeune âge. Des nouvelles lancées en 1903 et 1909 ; une vie d'homme d'affaires après. En 1942, il commence une œuvre de plus longue haleine. Elle voit le jour en 1948. Qu'en faire ?

M. Maurice Fourré la confie à deux connaisseurs des Lettres : Maurice (*re-sic*) Carrouges et Julien Gracq. Ceux-ci la présentent à André Breton puis à Jean Paulhan. Tous avancent étonnés. Le surréalisme a un adepte de plus. Un adepte, que dis-je, un apôtre.

Il compare à un aéropage (*sic*), telle Phryné. Il dévoile ses pensées. On le fête. André Breton préface son œuvre *La Nuit du Rose-hôtel*, il le comble d'hommages.

Une étoile est née au firmament surréaliste. On en discute. On se bat, presque. Les tribunes publiques sentent les orages déferler pour *La Nuit du Rose-hôtel*.

Plus qu'un surréaliste, Maurice Fourré, un nom connu puisque l'oncle du dieu du Cinéma français, M. Fourré-Cormeray, est un poète.

Un poète qui connaît l'usage des mots, et place un mot comme un peintre met une touche vive. Son œuvre est plutôt un prolongement et un épanouissement du surréalisme.

André Breton a écrit : "Si *La Nuit du Rose-hôtel* a pris naissance dans les évènements de 1940, dont une région comme l'Anjou, moins aguerrie qu'une autre, devait se montrer particulièrement affectée, il est trop évident qu'elle a derrière elle et qu'elle met en œuvre l'accumulation sensible étonnamment riche et la vibration à son comble de toute une vie".

Comment ce bourgeois d'Angers, farci d'idées jeunes, a-t-il gravi les marches du succès que tant de lettres, venues des horizons, accusent ou complimentent ? Par une vue sobre et quotidienne du monde vivant, où, pour lui, la jeunesse est une perpétuelle attirance.

"Mon cher Maître", disent les étudiants qui le croisent sur le Mail ou au Café du Boulevard. Maurice Fourré sourit.

Il a fait sienne l'épigraphie de sa *La Nuit du Rose-hôtel*, empruntée à Thérèse d'Avila - "La vie n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge".

Maurice Fourré ! Rappelez-vous ce nom.

R-G. M.
La République du Centre Ouest

5 avril 1950

Il est quelqu'un que la gloire a touché, quelqu'un dont on parle jusqu'à l'autre bout du monde puisqu'il fit naguère le sujet d'une conférence au sein d'une université des USA ; un homme âgé, au cœur éternellement jeune, dont la pensée se tourne souvent vers un Niort que la plupart d'entre nous n'ont pas connu, ce Niort de la Belle Époque où il passa quelques-uns des meilleurs jours de son enfance et de son adolescence.

La jeunesse n'a pas d'âge.

Il s'appelle Maurice Fourré. Peut-être avez-vous lu sa *La Nuit du Rose-hôtel* ? En 1950, lorsque parut ce roman qu'il faudrait appeler une longue et délicieuse rêverie, les milieux littéraires en furent bouleversés. Ah ! Nous avons eu par la suite Minou Drouet, Françoise Sagan, des enfants trop tôt vieillies ! Ce qui surprenait alors, c'était un phénomène exactement inverse.

Maurice Fourré, au terme d'une brillante carrière dans l'industrie angevine, publiait un livre d'une jeunesse totale, d'une fraîcheur d'inspiration digne au moins de son titre. Un livre qui ne ressemblait à nul autre et ne se recommandait, d'ailleurs, daucune école. Le surréalisme pourtant fut trop heureux de se l'associer. André Breton tint à en rédiger lui-même la préface, attirant ainsi l'attention sur cet écrivain tard révélé.

Maurice Fourré fut baptisé à Saint-André en 1876

En ce temps qui n'est pas encore très éloigné, Maurice Fourré passait pour octogénaire. L'était-il ? Ne l'était-il pas ? Il n'avoue tout juste encore que ses quatre-vingts ans, et comme sa bonhomie se double d'un humour incorrigible, comme sa silhouette, au demeurant, n'indiquait pas (et n'indique pas aujourd'hui même) tant de lustres, les plus malins d'entre ses amis ne réussissent point à se faire là-dessus une idée nette. Le hasard, toutefois, nous a permis de découvrir un précieux indice. C'est en 1876 que le bon maître (dont le père était né à Niort, d'une famille de souche poitevine) fut lui-même baptisé sur les fonts de notre église Saint-André. Voilà du moins un fait incontestable !

"Vous me demandez à quelle date je suis venu à Niort pour la première fois ?", nous disait-il, un jour que nous l'avions rencontré dans sa bonne ville d'Angers.

"Mais oui, à quelle date ? Voyons, si mes souvenirs sont exacts, ça devait être en 1876 ... Mais vous savez, ma mémoire n'est pas tellement fidèle."

Confidences

Désormais, nous n'interrogerons plus Maurice Fourré sur ce premier séjour ... C'est avec plaisir, en revanche, que nous le laisserons évoquer à nouveau ceux qui suivirent :

"J'allais chez ma grand-mère, continuait-il en effet. J'habitais une grande maison de la rue Perrière. Je descendais jouer au bord de la Sèvre. J'aimais votre vie provinciale, tout à la fois active et calme. Je suivais en courant les soldats qui sortaient de la caserne et descendaient vers la ville.

- Les hussards ?

- Eh non ! Les cuirassiers !"

Puis notre éminent interlocuteur, qui n'a pas si mauvaise mémoire qu'il le prétend, concluait son propos par un vœu :

"J'aimerais tant revenir quelques jours parmi vous. J'y retrouverais des émotions qui furent peut-être essentielles dans la formation de ma personnalité. Car rien ne compte davantage que les impressions d'enfance."

Revenez nous voir

Depuis la *La Nuit du Rose-hôtel*, le maître publia l'an dernier *La Marraine du sel*.

"J'ai d'autres livres en préparation. C'est cela qui m'empêche de vieillir", nous confiait-il aussi dans cette douce après-midi angevine de l'arrière-saison.

Ah ! Venez nous voir, cher Maurice Fourré. Venez emprunter aux paysages niortais quelques-unes de ces fines et subtiles notations qui scintillent à travers vos pages. La photo nous a déjà familiarisés avec cette veste-sport, ce noeud papillon, ce feutre roulé, cet imperméable négligent, ce sourire surtout, sous une petite moustache, qui se refusent à désigner votre âge véritable. Sans vous avoir connu en 1876, tous, nous vous reconnaîtrons. Et quelle ne sera pas votre émotion quand vous reconnaîtrez vous-même les enfants ébouriffés et joyeux qui s'ébattent toujours, de la même façon, au coin de notre vieille rue Perrière !

L.Lelong

Le Courrier de l'Ouest (édition de Niort)
18 octobre 1956

ÉCHOS ET

NOUVELLES

FOURRÉ AU SALON

Les samedi 14 et dimanche 15 octobre derniers, *Fleur-de-Lune* était, pour fêter ses dix ans, présent pour la première fois au *Salon de la Revue*, à l'Espace des Blancs-Manteaux, où il partageait un stand avec la revue SUR, émanation du groupe surréaliste.

Parmi les bulletins d'associations d'amis d'écrivains, celui de l'A.A.M.F. côtoyait aussi, par le hasard de l'association symbolique du roman-poème et du roman poétique, celui de l'Association des amis d'Alain-Fournier (et de Jacques Rivière), avec lequel, entre autres, le nom de Fourré prête à confusion, l'ordre alphabétique jouant, ainsi que le classement des tirages, en faveur du premier.

L'ordre alphabétique ne primant pas ici, par-delà Alain-Fournier et son beau-frère, il y avait, toujours dans les rangs de la N.R.F., le bulletin de l'Association des amis de Paul Claudel, représenté par un de ses descendants, qui n'était pas sans accuser avec l'auteur de *Tête d'Or* un certain air de famille, et même, dans la ferveur, un certain esprit (maître d'œuvre des *Éblouissements de M. Maurice*, Claude Merlin, venu nous rendre visite comme bien d'autres amis de Fourré, avait lui-même joué un rôle dans *Tête d'Or*).

De l'autre côté, les Amis de Robert Desnos et ceux de Léon-Paul Fargue ne se sentaient pas, eux non plus, en mauvaise compagnie avec ceux de Maurice Fourré. C'est pourtant, au croisement de la travée, avec le responsable des *Cahiers de Philippe Soupault* que se nouèrent, (dégustation aidant) les plus fructueuses relations, même si, de leur vivant, le globe-trotter parisien et le cœur volant angevin ne se sont guère fréquentés, ni lus. Dans les années soixante, l'ancien co-auteur des *Champs magnétiques* aurait pourtant pu accorder, sur les ondes de la RTF, une place au "Réveur définitif" dans son émission hebdomadaire *Poètes oubliés*, amis inconnus.

Grâce à notre présence permanente sur le stand, l'A.A.M.F. a pu resserrer les liens avec plusieurs de ses vieux amis, comme Paul-Armand Gette, qui nous a promis à

cette occasion la couverture que vous pouvez admirer dans le présent numéro, Jacques Villeglé, qui, en galante compagnie, a fait l'emplette d'une splendide *Cravate écossaise* (FdL n° 11) ou Dominique Rabourdin, fourréen de la première heure, qui a jeté son dévolu sur l'hommage rendu à son ami Lanoë, à jamais perdu de vue (FdL n° 12-13)

En se promenant parmi les stands, le président en exercice de l'AAMF a même eu le plaisir de faire la connaissance de Jacqueline Chénieux-Gendron, à ce jour la seule universitaire à avoir jamais publié en librairie une étude sur Fourré (in *Le surréalisme et le roman*, L'Âge d'homme, 1983).

trouvais seul. Et elle verbalisa ! Une amende de 45 €, à régler sur-le-champ, pour "transport d'objet encombrant". J'eus beau faire valoir qu'il s'agissait d'une œuvre inconnue de Picasso, et qu'en outre, elle ne pouvait gêner personne, puisque j'étais seul dans le compartiment, la contrôleuse resta de marbre, et m'enjoignit de me transporter avec mon imposant paquet dans le wagon-bar voisin où, pour le coup, je gênai les constantes allées et venues des voyageurs. Vive Picasso ! Vive Bodson ! Et surtout, vive Fourré, et la Société nationale des chemins de fer français.

J.P. Guillon

FOURRÉ AUX BLANCS MANTEAUX

"La vie n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge"
Thérèse d'Avila, épigraphe de la
Nuit du Rose-hôtel

On vient de le lire, le seizième Salon de la Revue s'est tenu les 14 et 15 octobre 2006, jour de la Saint Just et de Sainte Thérèse d'Avila respectivement, sous la verrière de la Halle des Blancs-Manteaux, au Marais. L'AAMF s'y était présentée avec sa collection de bulletins au grand complet (de 1 à 15).

À seule fin de meubler les quelques (rares) minutes creuses qui se sont parfois présentées, j'ai tué le temps du mieux que j'ai pu en déambulant dans les travées, et en glanant des prospectus divers sur les tables les plus proches. J'ai ainsi rassemblé le matériel de quatre collages, chacun d'eux illustrant un des romans de Maurice Fourré. On trouvera reproduits dans le présent numéro *La Nuit du Rose-hôtel* et *La Marraine du Sel*. Les autres paraîtront ultérieurement.

Ce fut fait en douce, à la va-vite et dans la plus grande discréetion, sans ciseaux, sans colle, mais avec les ongles, les doigts, et un peu de salive humaine (la mienne) pour en assembler et fixer les éléments.

Ces modestes images ne risquaient pas d'alourdir mon léger bagage. C'était compter, hélas, sans l'imposant tableau sur Maurice Fourré, que me confia mon ami Guy Bodson (oh, sens pratique de l'homme, croyance indéfectible - et issue de l'enfance - dans la facilité de toute chose, vous me sidèrerez toujours) pour le transporter jusqu'en Bretagne, et qui me valut ennuis et vexations sans fin dans le train qui me ramenait chez moi. La contrôleuse de la SNCF m'ordonna en effet de débarrasser de "la chose" le compartiment où je me

Les croquettes à l'anis

Cher Maurice Fourré,

J'avais fait mes délices de *La Nuit du Rose-hôtel*, en 1950. Cinq années passèrent, et ce fut *La Marraine du Sel* qui aviva et entretint ma passion. Encore soixante mois, et je pus me jeter sur *Tête-de-Nègre*, qui vous valut tant de tourments de la part de l'éditeur. Dès la première page, votre "présentation des artistes" donne d'emblée la coloration si particulière de votre roman, et vous me pardonnerez, cher Maurice Fourré, si mes goûts et ma profession m'inclinèrent en direction de cette "femme peintre" dont vous ne dévoilez pas grand-chose, sinon que le "Monsieur anonyme", qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau, lui achète, à Château-Gontier "des croquettes à l'anis et des cartes postales licencieuses".

En 2002, un des mes amis ayant pour fonction la culture des Castrogontériens m'invita à vous rendre hommage¹ dans cette ville où la présence dominicale d'une camionnette angevine avait bien dû laisser quelques souvenirs.

Je n'eus aucun mal à trouver les délicieuses et aphrodisiaques croquettes, par contre aucune des cartes postales rencontrées ne se permettait la moindre licence !

C'est en pensant aux vingt-deux ans de Jobic², à ses 1,52 m, à ses 48 kilos, et à vous aussi, bien cher Maurice Fourré, que de retour à Paris je disposai, sur une assiette de porcelaine quelques croquettes, une somptueuse petite culotte de soie cerise, et ma montre, pour composer une "nature morte"³ qui me sembla bien vite ne l'être pas du tout, et que je dédai à la petite amie du Monsieur anonyme.

J'aurais voulu terminer ma lettre de poétique façon, hélas n'ayant pas la maîtrise de la langue des muses, j'emprunte les trois dernières lignes de votre livre : "Alors le cauchemar s'est enfui, par la cheminée des elfes, pour mourir dans la lande."

Paul-Armand Gette

¹ Maurice Fourré, ou le solstice des passions

² Petite amie du Monsieur anonyme

³ cf ill. de couverture, *Dégustation des croquettes à l'anis*, 2002

TOUS À VOS POSTES

À la recherche de la voix perdue

Maurice Fourré, on le sait - on en a la preuve ici même - accorda bien des interviews, dès 1950, quand le succès critique de *La Nuit du Rose-Hôtel* fit de lui, quelques années durant, un auteur en vue. Certaines des ces interviews furent radiophoniques. Grâce à l'un de nos membres, nous avons pu retrouver (pour certaines du moins- car il y en a peut-être davantage - la date et le lieu de ces émissions avec, ou sur, Maurice Fourré. Les voici. Reste à s'armer de courage pour se lancer dans le parcours du combattant que suppose une recherche à l'INA (Institut national de l'Audiovisuel).

Y a-t-il des volontaires ?

Σ Radio-Rennes, le 2 février 1951 : *La Nuit du Rose-Hôtel*

Σ Radio F, le 11 janvier 1951 : *Le livre du jour*, par Claudine Chonez

Σ France-Culture, mars 1981 : *Maurice Fourré*, par Hubert Juin (dans le cadre de cinq émissions des *Nuits magnétiques*).

Courage ! La voix de Maurice Fourré est peut-être au bout de cette quête

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.*

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac

75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle
mérite**

Fleur de Lune n° 16 - deuxième semestre 2006